

*Paris, « un lieu centre de tous les centres ».
Est-ce toujours d'actualité ?*

ANNE-MARIE LE BAILLIF

Abstract. *Paris, “The Centre of All Centres”. Is It Still the Case?* In *La République Mondiale des Lettres* published in 1999 and 2008, Ms. Casanova wrote: “Paris is the Greenwich meridian for literature” for the 19th and 20th centuries. Writers and artists have come to the city in the past because it was extremely attractive for creative and economic reasons. But at the beginning of the 21st century, with the rise of the New Media for writing, publishing and diffusing, is it correct to say that Paris is still supreme? Is location more important than the time devoted to writing and reading?

The claims on which Ms. Casanova builds her assertions are not supported by the facts of recent history and geography. She refers to “*La belle santé économique et la liberté*” in Paris but she forgot to mention why artists came from central Europe. It was just because the life was cheaper in Paris than in Berlin, as Walter Benjamin observed in 1926. She notes that Paris was the world centre for high fashion and that writers came together there to be inspired by the place and each other. But these things are no longer true: Paris is one of the most unaffordable cities in the world. Fashion in clothes is determined in many centres, with fashion weeks held in New York, Milan and China; aesthetics no longer depend on a single country. Literary creativity has spread across many continents and the internet and social media provide access to millions of people around the globe. Globalisation has unified the world, note Jean-Philippe Toussaint and Sylvain Tesson, and brought the standardization of cultures.

There is also the matter of the dominant language today. The French language has not changed since Ms. Casanova was doing her research, but French writers now dream of being translated into English to reach the largest audience around the world. Publishers also favour English to make the most profit because literature and art are now worldwide commodities. Writers and researchers use the Internet, which connects them with documents, libraries and people all over the world. Newspapers such as *Le Monde* and *Le Figaro* in France provide literary reviews from around the world; for example, *Histoire de la Traduction Littéraire en Europe Médiante*, compiled by Antoine Chalvin, Marie Vrinat-Nikolov, Jean-Léon Muller and Katre Talviste, was written up in *Cahiers Littéraires du Monde*. What about the readership? If publishing and merchandizing are accelerating and globalizing because of how the Internet changes time and distance, the writer still has to follow the rhythm of the subject.

Keywords: Pascale Casanova; Paris; standardization of cultures; reading; Victor Hugo; Édouard Dujardin; James Joyce

Paris, l'endroit où il faut être ?

Pascale Casanova écrit dans l'édition de 1999 (revisitée en 2008) de *La République mondiale des Lettres* que Paris est le méridien de Greenwich de la littérature. Elle justifie cette désignation par l'ampleur et l'ancienneté du phénomène littéraire en France qu'elle adosse pour le dix-neuvième et vingtième siècle à l'attraction exercée par la ville sur les écrivains et les artistes en général tant d'un point de vue économique que créatif. Cependant au tournant du vingt et unième siècle, l'arrivée de nouveaux modes d'écriture, de transmission et de diffusion repose la question de cette suprématie. Peut-on continuer à se focaliser sur le lieu de publication alors même que l'essentiel pour un texte reste le nombre de ses lecteurs qui détermine la longévité de l'œuvre, temps consacré à la lecture *qui ne cesse de fluctuer selon les époques et les dispositifs*, comme le souligne Mélodie Simard-Houde dans son article *Le roman en question* (2012).

Prenons d'abord la mesure des évolutions historiques et économiques sur lesquelles s'appuyait madame Casanova pour évoquer les variations du pouvoir d'attraction de Paris sur les artistes.

Economie et liberté. Elle évoque *la belle santé économique et de la liberté de mœurs qui y régnait*. Cette manne financière et ce sens de l'accueil des artistes mis en avant par Casanova n'existaient pas pour tout le monde si l'on en croit Walter Benjamin, qui écrit à son ami Scholem en 1926 « *On y vit pour moitié ou un tiers moins cher qu'à Berlin* » (introduction, p. 30) cela explique, en partie, l'engouement des artistes d'Europe centrale inquiétés par les politiques totalitaristes, qui jugent leur liberté de ton indésirable, à choisir Paris pour tenter de s'y établir. De même, Benjamin exprime la difficulté de l'exilé à profiter de Paris dans une lettre adressée à Hofmannsthal en 1927 : *Il est extrêmement rare de nouer avec un Français une relation capable de dépasser le premier quart d'heure de conversation*. (introduction, p. 33)

L'Etat français lui refusera l'asile qu'il demandait ce qui contribuera à sa fin. Ces deux témoignages modèrent l'enthousiasme exprimé par Casanova même si le sentiment général d'un Paris attirant n'est pas remis en question. En revanche la vie que les artistes y rencontrent n'est pas à la hauteur de leurs rêves même si l'exercice de la liberté y est plus concret que dans d'autres capitales et Benjamin d'en exposer les éléments dans ses textes sur Paris, capitale du XI-X^{ème} siècle (*Ecrits français*, 1939).

Aujourd'hui Paris accueille toujours des écrivains étrangers qui viennent généralement de pays pauvres ou instables politiquement. Mais ces écrivains comme ceux déjà reconnus rêvent, d'être traduits dans un maximum de langues pour recueillir un plus grand nombre de lecteurs donnant à leur œuvre une longévité qui contraste avec le rythme actuel des publications.

La mode. Casanova voit dans la mode une spécificité parisienne prisée par la romancière Gertrud Stein (a vécu à Paris de 1904 à sa mort) également collectionneuse reconnue d'art contemporain. Ernest Hemingway (1899–1961) journaliste et surtout romancier qui s'installa à Paris entre 1920 et 1950 il se souvient dans *Paris est une fête* que *Miss Stein était très forte, mais pas très grande, lourdement charpentée comme une paysanne. Elle avait de beaux yeux, et un visage rude de juive allemande, qui aurait aussi bien pu être friulano et elle me faisait penser à quelques paysannes du nord de l'Italie par la façon dont elle était habillée, par son visage expressif, et sa belle chevelure, lourde, vivante, une chevelure d'immigrante, qu'elle relevait en chignon, sans doute depuis le temps où elle était à l'université.*

Ce portrait phare peut n'être pas cohérent avec l'attention particulière que Gertrude Stein portait à la mode, bien qu'il émane d'un souvenir précis, cela n'exclut pas qu'elle pouvait y trouver des qualités esthétiques pour les autres femmes. Il nous semble plus important de retenir de Gertrude Stein ses qualités d'intellectuelle et de collectionneuse d'œuvre d'art contemporain. Aujourd'hui, l'argument esthétique de la mode comme déterminant *le méridien* est mis à mal par les Fashion Week. Elles se tiennent à New York, à Londres, à Milan tout aussi bien qu'à Paris et les maisons qui y participent ont des représentations dans toutes les grandes capitales du monde.

La créativité. La créativité en général comme la créativité littéraire plus particulièrement subissent aussi beaucoup de concurrence. Si les influences de la technique sur et dans les arts et plus particulièrement sur la littérature à propos des romans du XIX^{ème} et XX^{ème} siècles sont nombreuses comme le souligne Casanova, le XXI^{ème} siècle n'est pas en reste. Les projets technologiques de pointe sont portés à part égale par l'Europe, l'Asie et l'Amérique du nord. L'introduction dans notre quotidien d'internet et du téléphone mobile avec ses applications mondialisées et toujours plus nombreuses sans oublier des possibilités de déplacements rapides et peu coûteux, toutes ces innovations ont modifié notre rapport à l'espace et au temps. La mondialisation qui se pense comme un espace commun de créativité, a tenté d'uniformiser l'occident et plus généralement la planète par le vestiaire, la mixité des cultures et des valeurs que l'on voudrait communes mais cette question-là demeure épineuse ; tout se trouve partout mais tout est-il reçu partout de la même façon ? L'écrivain Jean-Philippe Toussaint souligne cette standardisation des lieux dans son roman *Télévision* : les informations y circulent par satellite et *les capitales comme Paris, Berlin ou Rome sont interchangeables*. Plus récemment, dans une interview donnée au journal *Le Monde* (29 juillet 2019), Sylvain Tesson, écrivain et aventurier, parle de la *starbuckisation du monde*, soulignant ainsi que la culture n'est plus qu'une

marchandise à l'image de la chaîne internationale des Starbucks cafés, renforçant encore l'idée d'uniformisation des cultures.

La langue. Un dernier point et pas des moindre évoqué par Casanova est la langue et son ancienneté. Sur le sujet lui-même rien n'a changé mais en littérature l'objectif de nombreux auteurs est d'être lu, comme celui des maisons d'éditions est de vendre. Or de ce point de vue écrire ou être traduit en anglais, représente le graal pour un lectorat élargit et une reconnaissance internationale, Paris n'est plus dans la course. Il ne vous a pas échappé qu'à Paris on parle de Fashion week, de hashtag, du net, etc... le vocabulaire s'internationalise lui aussi par le canal des nouvelles technologies. Vous m'opposerez que ce phénomène concerne essentiellement la littérature populaire ; pas certain. La langue en usage dans de nombreux journaux scientifiques est l'anglais, il faut informer le plus grand nombre !!

Les journaux ne manquent pas de diffuser l'information littéraire à des rythmes différents suivant le type de lecteurs auxquels ils ont à faire. En France, *Le Monde* et *Le Figaro* offrent un cahier hebdomadaire sur les parutions récentes tous genres confondus. Nous en voulons pour exemple l'ouvrage récent : *Histoire de la Traduction Littéraire en Europe médiane* (Chalvin et al. 2019), qui fut annoncé dans le cahier littéraire du *Monde*, en bonne place.

Le même type d'information circule aussi sur le Net, toutes les maisons d'Édition ont un site tout comme dans le domaine de la recherche, les classiques Garnier, le CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique) ou Fabula sans oublier les Bulletins des sociétés universitaires. Dans cette dernière catégorie on trouve des informations par période littéraire mais aussi des cahiers dédiés à des auteurs comme Proust ou Nodier. L'utilisation du net dans ce domaine permet de passer très vite d'un siècle à un autre, d'un auteur à un prédécesseur ou un continuateur, de tisser des liens entre divers pays à une époque donnée ou tout autre accroche que l'on peut vérifier ou infirmer. Le chercheur tisse sa toile, élargit son horizon au-delà de son époque de travail et des catégories universitaires à condition qu'il maîtrise la langue qui lui donne cet accès : l'anglais.

Alors que devient la lecture ?

Ce qui reste le plus prisé, le plus étudié et le plus lu en France, c'est le roman, comme l'affirme l'étude de Casanova. Les chiffres, publiés par la profession en 2018, montrent que la littérature en livre de poche, presque toujours des rééditions, représente 58,3% du marché français de l'édition et 1 roman sur 3 est une traduction. Les langues les plus traduites sont l'anglais, le japonais et

l'allemand en tout, les traductions en français se font à partir d'une centaine de langues. En contrepartie, les « extraductions » révèlent que le français est la deuxième langue traduite dans le monde.

Ce qui est nouveau c'est la rapidité avec laquelle les ouvrages circulent ce qui ne veut pas dire que l'écriture, elle-même, s'accélère. Le romancier suit le rythme de son sujet et continue à prendre le temps qui lui est nécessaire pour faire aboutir son travail. Ce n'est que l'ouvrage matérialisé ou virtuel qui subit la contraction du temps et qui rend visible l'inflation des propositions, la succession rapide des modes générée par les prix littéraires et la manne financière qu'ils attirent, ainsi que les « rentrées littéraires », printemps et automne en France. N'oublions pas le phénomène de l'auto édition de plus en plus pratiquée par des écrivains qui tente de porter une parole au-delà des maisons d'éditions traditionnelles qui regardent souvent le coup médiatique possible et profit à venir avant la qualité du produit. L'augmentation mécanique de la population fournit à la fois davantage d'écrivains et de lecteurs.

Quant aux Foires du livre qui présentent tous les types de production, elles rapprochent auteurs et lecteurs. Dans ce domaine, celle de Frankfort est supérieure en quantité à celle de Paris. Le livre matériel est là très présent et on peut se poser la question de ce à quoi ressemblerait une telle manifestation alimentée seulement par des écrans même si nous savons déjà que des plateformes comme Netflix sont présentes et donnent la fièvre aux auteurs qui y voient très bien leur œuvre adaptée en série ou en long métrage.

Mais qu'appelle-t-on un livre aujourd'hui ? Le livre est passé d'un objet matériel en trois dimensions avec couverture, pages, type d'impression, qualité de papier, odeur, à un écran sur lequel une succession d'images défile devant les yeux. Il n'a plus de corps et ne requiert plus la même ductilité, aucun élément pour identifier un ouvrage par rapport à un autre, tous se présentent de la même façon dans le cadre de l'écran. D'un objet à part entière avec son volume, sa couleur, ses aires de rangement à l'intérieur de l'habitat, le nouveau mode de lecture sur la toile en fait un signet sur le bureau de l'ordinateur parmi le reste du contenu. La dématérialisation ôte au livre sa présence rassurante, la possibilité d'un acte de sociabilisation : le prêt ou le cadeau et son aspect symbolique. Cette nouvelle apparence lui offre cependant une bien plus grande disponibilité, il passe les frontières instantanément, à la demande, et le webmaster n'a nullement besoin d'être à Paris.

La lecture, vie d'une œuvre. Tous les ouvrages achetés ne sont pas lus sur le champ. Certains connaissent la gloire d'une durée illimitée comme *Notre Dame de Paris* de Hugo, grâce à la lecture en tout premier mais aussi par le biais des changements de supports comme Hugo l'a très vite compris puis qu'il

tire de son roman un livret d'opéra dès 1836 dont la composition musicale est confiée à Louise Bertin. Cette démarche ferait partie de l'avant-garde si cette expression avait existée. S'en suivront des productions sur tous les supports y compris télévisuels et cinématographiques. Peut-on mentionner le regain de vie apporté au roman par l'incendie récent de la toiture de la dite cathédrale comme les attentats de novembre 2018 avaient redonné à l'ouvrage d'Ernest Hemingway *Paris est une fête*, un regain quantifiable d'intérêt en signe de résilience.

D'autres ouvrages sombrent immédiatement dans l'oubli. Voir les *Lauriers sont coupés* d'Edouard Dujardin. Publié en 1887 sous forme de feuilleton dans la *Revue Indépendante*, dont il était le propriétaire. Ce roman n'enthousiasme pas. Il est perçu comme une tentative de plus de dégager la littérature de ce qu'elle a de conventionnel. Antonio Rafele écrit dans ses réflexions sur Walter Benjamin à propos de l'épigramme qui annonce le propos sur la mode (dialogue de Leopardi entre la Mode et la Mort, Rafele 2007) : *Dès que le texte ne possède plus de valeur d'argent, de finalité et de renommée posthume, il vit exclusivement pour celui qui le consommera et sa durée coïncide donc avec la durée éphémère de la lecture.*

Ce n'est qu'en 1924 soit 37 ans après sa parution que les lecteurs redécouvrent cet ouvrage. James Joyce, dans un souci d'honnêteté confié à Valery Larbaud qu'il a découvert la source formelle de son personnage Molly Bloom, le héros d'*Ulysses*, dans le petit ouvrage de Dujardin. Joyce veut installer le lecteur dès les premières lignes dans la pensée du personnage principal. Le succès du roman de l'auteur irlandais a tiré de l'oubli le texte du français. Un auteur du XX^{ème} siècle, Nathalie Sarraute dit qu'elle ne comprend pas l'honnêteté de Joyce, madame le professeur Francesca Manzari, qui travaille sur Joyce, nous a donné l'information que cet adoubement de Dujardin ne serait que le fruit de la recherche d'une référence française en vue de la traduction d'*Ulysses*. Une raison supplémentaire de constater que le mythe de Paris a toujours été plus important que la réalité.

Un autre constat à partir de cet exemple est celui du temps littéraire qui se dévoile ici comme bien supérieur au lieu. Il s'écoule 30 ans entre la confiance de Joyce faite à Larbaud sur le texte-source et la reconnaissance officielle par Larbaud qui préface la réédition en 1925 *des Lauriers sont coupés* dans laquelle il reconnaît à l'auteur la paternité du « dialogue intérieur ». Cette durée donne au texte une temporalité qui l'inscrit dans l'histoire comme une référence par l'entremise d'une nouvelle publication. Et Antonio Rafele (2007) d'écrire : *Tel espace médiatique constitue une seconde nature historique, ou mieux, la réalité historique.*

Le temps littéraire se déploie dans l'espace sans centre ni périphérie. Les uns exhumant les précurseurs qui serviront eux-mêmes aux successeurs avec de moins en moins de barrières linguistiques grâce aux traductions soit existantes soit qui peuvent être décidées longtemps après la parution d'un œuvre oubliée ou confinée à une sphère géographique. L'œuvre de Tammsaare, que l'on traduit seulement maintenant en anglais semble un exemple probant.

Toutes les modifications que nous venons d'évoquer nourrissent l'idée que le temps littéraire se dégage de celui de la pendule et par là même du méridien à partir duquel le temps commun est compté. La rapidité des échanges, l'accessibilité aux informations ainsi qu'une relative standardisation des modes d'études et d'écritures : les règles strictes dans les normes de publications des journaux scientifiques, l'organisation programmatique des parutions que ce soit une mise en ligne ou une édition papier qui passent invariablement par l'ordinateur, le temps devient le premier élément de notre quotidien et je propose de conclure par une citation de l'article de Mélodie Simard-Houde (2012) : *Nous n'avons jamais été plus sensible au temps, à son écoulement, à ses variations, à son emprise, davantage que du côté de la littérature, le temps – à travers tout ce qu'il décline : mémoire, histoire, flux de la conscience – s'est bel et bien immiscé en place de la sociabilité [qui est la marque d'un lieu] comme principal axe du réel. Ce déplacement témoigne de l'ouverture du texte littéraire aux autres discours aux formes et aux supports nouveaux de communication.*

Ce déplacement du centre de gravité littéraire du lieu, ce qu'était Paris jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, vers la langue, production d'origine ou en traduction, auquel s'ajoute le temps de vie d'une œuvre liée à sa lecture, invite à regarder comment l'œuvre circule, interpelle, renoue passé et présent pour interagir avec de nouveaux lecteurs, de nouvelles lectures.

Anne-Marie Le Baillif

am_lebaillif@hotmail.com

Bibliographie

- Benjamin, W. 2011. *Ecrits français*. Introduction J.-M. Monnoyer. Paris : Gallimard, réédition.
- Casanova P. 1999. *La République mondiale des lettres*. Paris : Le Seuil, réédition 2008.
- Chalvin, A., Muller, J.-L., Talviste, K., Vrinat-Nikolov, M., dir. 2019. *Histoire de la Traduction Littéraire en Europe médiane*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Dujardin, E. 2001. *Les lauriers sont coupés*. Présentation par J.-P. Bertrand. Paris : Flammarion, réédition.

- Hemingway, E. 1964. *Paris est une fête*. Trad. M. Saporta, Paris : Gallimard.
- Hugo, V. 2019. *Notre Dame de Paris*. Paris : Pocket.
- Joyce, J. 2006. *Ulysses*. Trad. J. Aubert. Paris : Gallimard.
- Rafele, A. 2007. La Mode et la Mort. Réflexions sur W. Benjamin. – *Sociétés*, 3, <https://www.cairn.info/revue-societes-2007-3-page-53.htm> (11.11.2020).
- Simard-Houde, M. 2012. Le roman en question. – *Le Chameau*, Revue d'études littéraires de l'Université de Laval n°5 (Canada), <https://revuechameaux.org/numeros/le-roman-en-question/> (11.11.2020).
- Tackels, B. 2017. *Walter Benjamin, une vie dans les textes*. Paris : Actes Sud.
- Tammsaare, A. H. 2009–2010. *Vérité et justice*, 5 tomes. Trad. J.-P. Ollivry, J.-P. Minaudier, E. Toulouse. Montfort-en-Chalosse : Gaïa.
- Tammsaare, A. H. 2009b. *The Misadventure of the New Satan*. Trad. Ch. Moseley. Norwich: Norvik Press.
- Tammsaare, A. H. 2018. *I Loved a German*. Trad. Ch. Moseley. Glasgow: Vagabond Voices.
- Toussaint, J.-P. 1997. *Télévision*. Paris : Editions de Minuit.